

La petite fille et la mort

Ponette de Jacques Doillon

Gérard Grugeau

Numéro 86, printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23590ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (1997). Compte rendu de [La petite fille et la mort / *Ponette* de Jacques Doillon]. *24 images*, (86), 40–41.

LA PETITE FILLE ET LA MORT

PAR GÉRARD GRUGEAU

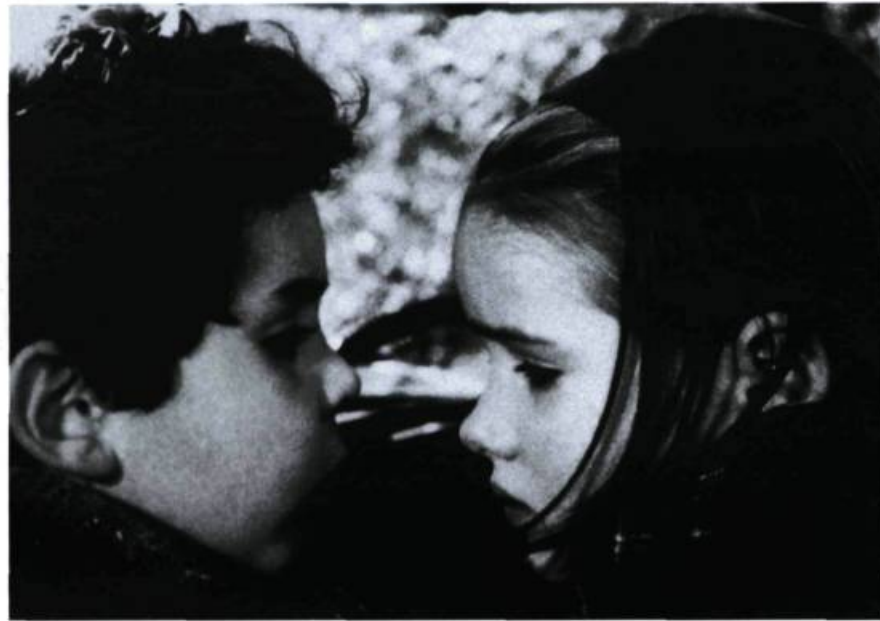
Il y a d'emblée un lien d'évidence entre le sujet même de *Ponette* et la démarche singulière du cinéaste Jacques Doillon qui, de film en film, a souvent risqué son va-tout dans sa quête incessante d'une famille inaccessible à travers l'analyse obsessionnelle des comportements humains et le choc fécond du langage et des corps. Ponette est une petite fille de quatre ans qui vient de perdre sa mère. Avec obstination, elle refuse la fatalité inéluctable de la mort. Elle résiste aux croyances des adultes et des autres enfants qui tentent de justifier l'injustifiable par la religion ou la rationalité. Autonome,

Ponette n'entend pas «céder sur son désir», à savoir: faire advenir la parole maternelle pour vivre sans doute la tragédie de la perte jusqu'au bout et mieux l'exorciser. Et c'est ce parcours héroïque de la «foi», placé sous le signe de la parole libératrice et de l'attente dévorante, que filme subtilement Doillon sans rien céder lui non plus sur son ardent désir de cinéma. Un désir plus exigeant que jamais (comment filmer le monde des petits et les astreindre aux dures réalités d'un tournage) qui serait né en quelque sorte de l'indigne capacité de «renoncement» des adultes face aux grandes injustices du monde. Et c'est de plain-pied dans l'enfance, avec une attention infinie, que Doillon accompagne Ponette dans son déchirant travail de deuil jusqu'à l'acceptation finale et la seule leçon de vie qui s'impose: boire l'existence jusqu'à plus soif et «apprendre à être contente».

Ponette a bien sûr l'insigne mérite de briser sans complaisance le mur du silence qui entoure la mort dans nos sociétés de plus en plus aseptisées et fermées à la douleur. Mais si le film convainc autant,

Le père (Xavier Beauvois) et Ponette (Victoire Thivisol).





Ponette seule (en haut), et avec Matiaz (Matiaz Bureau Caton).

Un film placé sous le signe de la parole libératrice et de l'attente dévorante.

c'est sans doute parce que Doillon a su, grâce à un patient travail de recherche accompli en amont de la scénarisation (six mois de discussions en atelier avec des gamins de maternelle), mettre en mots et en forme un espace de création éminemment crédible d'où l'enfance peut s'exprimer comme sujet actif à part entière et inscrire sa marque dans le monde (voir les plans de Ponette immergée dans la nature). Maintenant les adultes à distance (le père déserte vite le récit), la caméra épouse complètement l'univers à la fois tendre et cruel de ces intrépides explorateurs de la parole que sont déjà

les enfants à l'âge de quatre et cinq ans. Une parole foisonnante comme toujours chez Doillon qui, peut-être parce qu'elle n'est pas encore piégée ou prisonnière du jeu social, s'expose ici à nu dans toute sa candeur lucide et son «mystère virginal». Si Dieu, ses anges et son paradis sont convoqués au cœur de cette parole encore libre, c'est bien sûr pour combler le vide laissé par celle trop souvent démissionnaire des adultes face à la mort. Mais cette incursion obligée du côté du religieux qui nourrit l'imaginaire enfantin, Ponette la détournera à son avantage pour avancer dans sa quête personnelle et

réactiver son propre besoin de croire au retour de la parole maternelle. Ce retour, Doillon le filme à hauteur du quotidien, sans pathos ni dramatisation, ni imagerie racoleuse. Mais la pudeur du trait est ici vite sublimée par le feu intérieur de la mère aimante (superbe Marie Trintignant) qui ancre à nouveau Ponette dans la suite du monde.

Auparavant, mue par l'irrépressible densité des corps qui génère du mouvement, la mise en scène au cordeau de Doillon nous aura conquis par sa totale liberté et la rigueur amoureuse de son épure. Grâce à une grande souplesse du cadre, les enfants saisis dans leur vitalité propre n'apparaissent jamais brimés dans leur expression corporelle, et ce même dans les plans fixes. Et pourtant chez Doillon, les déplacements sont toujours précis, les prises nombreuses et les dialogues très écrits. Mais peut-être parce que l'auteur de *La vie de famille* filme «à hauteur d'enfant» et que le récit est poussé par le double désir souverain du cinéaste et de sa jeune comédienne (stupéfiante Victoire Thivisol), le naturel joue ici à plein. Doillon ne s'embarrasse pas de scènes utilitaires. Chaque scène est prise comme un bloc d'énergie que le réalisateur pousse le plus loin possible pour en extraire toute la vie. Bien sûr, certaines séquences (avec le père, la tante et surtout Matiaz et Delphine) s'imposent plus que d'autres par leur mélange de légèreté et de gravité agissantes, mais avec sa voix unique et sans concession, *Ponette* donne assurément à la réalité de l'enfance l'une de ses plus émouvantes embellies à l'écran. Comme un espace de désir pur momentanément à l'abri de la tiédeur raisonnée des âmes communes. ■

PONETTE

France 1996. Ré. et scé.: Jacques Doillon. Ph.: Caroline Champetier. Mont.: Jaqueline Lecompte. Son: Jean-Claude Laureux et Dominique Hennequin. Mus.: Philippe Sarde. Int.: Victoire Thivisol, Delphine Schiltz, Matiaz Bureau Caton, Marie Trintignant, Xavier Beauvois, Claire Nebout. 97 minutes. Couleur. Dist.: France Film.